



Collision dans la rivière Columbia

Portland, Oregon, 18 octobre.—Le vapeur T. J. Potter, parti à midi de Portland pour Astoria, est entré en collision avec le vapeur G. W. Shaver, ex routeur pour Clatskanie, aujourd'hui près de l'île de Martyr, dans la rivière Columbia. Le bouillard était épis. Le Potter a frappé le Shaver à tribord, un peu en avant des machines, et ce dernier a coulé au bout de huit minutes.

Vingt-cinq passagers, dont plusieurs femmes et enfants, se trouvaient sur le Shaver. Tous ont été sauvés par les hommes de l'équipage du Potter et ramenés à Portland.

Le Potter n'a subi aucun dommage.

La cérémonie de la prise de possession de l'île de Porto-Rico.

San Juan de Porto-Rico, 18 octobre.—A midi sonnant le drapeau américain a été arboré à San Juan de Porto-Rico. La cérémonie a eu lieu d'une façon digne, calme, sans désordre d'aucune sorte. Le onzième régiment d'infanterie régulière et deux batteries de cinquième d'artillerie avaient été débarqués dans la matinée. L'artillerie était installée au fort et l'infanterie était en ligne dans les docks.

C'était un jour de fête à San Juan, et la foule remplissait les rues. Le contre-amiral Schley et le général Gordon, accompagnés de leurs états-majors, se sont rendus en voiture au palais du gouvernement. La musique du onzième d'infanterie et l'escadron H du sixième de cavalerie se sont placés dans le square situé en face du palais.

A onze heures 40 le général Brooke, l'amiral Schley, le général Gordon et les commissaires américains ont quitté le palais et se sont installés sur le côté droit du square. Un grand silence régnait dans les rues bordées de curieux. Enfin les douze coups de midi retentirent à l'horloge de la ville et les spectateurs, les regards fixés sur le grand mâât s'élevant sur la place, attendirent l'apparition du drapeau. Au premier coup de canon tiré au fort Morro le major Dean et le lieutenant Castleton, de l'état-major du général Brooke, se sont avancés et bientôt le drapeau étoilé flottait au faite du mâât, pendant que la musique jouait «La bannière parsemée d'étoiles».

Puis des salves de vingt et un coups de canon ont été tirées au fort Morro, au fort San Cristobal et à bord du côtre douanier américain Manning.

Senor Munoz Rivera, président du récent conseil du gouvernement autonome, et d'autres fonctionnaires du gouvernement insulaire ont assisté à la cérémonie.

L'enseigne King a hissé le drapeau américain sur l'Intendencia. Les drapeaux ont été hissés sur les autres édifices publics par des officiers de l'armée.

En même temps d'autres drapeaux américains étaient arborés à divers points de la ville.

Les travaux de la commission américaine d'évacuation sont terminés.

DERNIERE HEURE.

Les rapports seront envoyés à Washington mardi prochain.

Les travaux des deux commissions ont été accomplis d'une façon qui fait honneur à tous.

Trois petits enfants brûlés vifs.

L'Anse, Mich., 18 octobre.—Trois enfants, âgés l'un de 2 ans, l'autre de 4, le troisième de 6, ont été brûlés vifs, aujourd'hui, à Pequaning. La maison a pris feu, pendant que le père était absent, et que la mère était occupée dans l'étable.

Fin des Troubles Indiens.

Washington, 18 octobre.—On a reçu, aujourd'hui, du commissaire indien Jones, la dépêche suivante: «Walker, Minn., 17 octobre.—Au secrétaire de l'intérieur: «J'ai tenu un dernier conseil avec les Indiens, à Bear Camp, aujourd'hui. Tous, excepté un seul, se rendront, mercredi.

Ils ont promis d'aider le marshal à saisir ce renégat. Je pense que tous les troubles sont finis. Il est convenu que je me rendrai devant la cour, à Duluth, avec les prisonniers.

Il n'est pas probable que je rentre, ici, avant une semaine.

Le chirurgien Wyman et la fièvre jaune.

Atlanta, Georgie, 18 octobre.—Le docteur Walter C. Wyman, chirurgien en chef du service des hôpitaux de la marine, est parti ce soir d'Atlanta pour Montgomery et la Nouvelle-Orléans. Le chirurgien fait une tournée d'inspection. Il dit que les règlements de quarantaine sont facilement appliqués à Chattanooga et que l'inspection s'y fait convenablement. Il est très satisfait des travaux de son inspecteur à cet endroit.

Le chirurgien ajoute que le froid est une bénédiction pour les districts infectés.

Pendant de l'épidémie de fièvre jaune il s'est exprimé ainsi: Je n'ai pas fait de statistique de puis le 6 octobre, mais je sais que la maladie n'est pas aussi répandue que l'année dernière. A la date du 6 courant 800 cas avaient été rapportés, contre 1,100 à la même date l'an dernier. Je ne peux pas dire combien de cas ont été constatés depuis le 6 octobre, mais je suis certain que leur nombre est inférieur à celui de 1897. La proportion des décès est également inférieure à celle de l'an dernier.

Incendie à Mobile.

Mobile, Alabama, 18 octobre.—Le quartier des officiers du troisième régiment d'artillerie et le bureau télégraphique du fort Morgan, à l'entrée de la baie de Mobile, ont été détruits cette après-midi par un incendie.

Il y a eu une gelée blanche ce matin dans la région de Mobile.

Lynchage dans la paroisse de Bienville.

Arcadia, paroisse de Bienville, Louisiane, 18 octobre.—Sam Cokerham, un jeune nègre de dix-huit ans qui avait tenté d'outrager une dame, a été pendu aujourd'hui à une tranchée d'arbre. Son corps a été ensuite criblé de balles.

Naufrage d'un navire norvégien.

Londres, 18 octobre.—Un navire norvégien s'est perdu sur l'écueil de Saltcar, près de Leith. Treize personnes ont été noyées.

Importants dommages causés dans la province de Santa-Clara.

La Havane, Cuba, 18 octobre.—Des avis de Trinidad, province de Santa-Clara, établissent que des dommages importants ont été causés par la tempête récente. De nombreuses maisons ont été démolies; huit personnes ont été tuées, et de nombreux bestiaux ont été noyés.



LE COMTE MOURAVIEFF.

Voyage prochain du ministre des affaires étrangères de Russie à Paris.

Paris, France, 18 octobre.—«Le Soir» affirme que le comte Mouravieff, ministre des affaires étrangères de Russie, se rendra prochainement à Paris, sur instruction spéciale de l'empereur Nicolas, pour féliciter M. Delcassé, ministre des affaires étrangères de France, de la fermeté qu'il a montrée dans l'affaire de Bakhoda, et pour préparer les moyens de permettre à la Russie de donner son appui d'une façon plus efficace.

A l'ambassade d'Allemagne.

Constantinople, Turquie, 18 octobre.—L'empereur Guillaume et l'impératrice Augusta Victoria ont dîné ce soir à l'ambassade d'Allemagne.

Repondant à une adresse d'une députation de résidents suisses qui sont à Constantinople sous la protection de l'Allemagne, l'empereur a dit que ce qu'il aime dans les questions turques était identique à celle de son grand-père, et que cette politique commençait à porter des fruits.

Les excellentes relations qui existent entre le Sultan et moi, a dit Guillaume, démontrent comment les deux empires, malgré leurs différences de races et de religions, peuvent rester en termes amicaux pour leur progrès mutuel.

Dans la soirée Leurs Majestés ont visité l'école allemande.

Le Sultan a offert à l'empereur une magnifique épée, et un collier de diamants d'une valeur presque inestimable à l'impératrice.

Le Sultan a donné à un syndicat allemand l'autorisation de construire un port commercial à Haïdar, en face de Constantinople. Les promoteurs de l'entreprise cherchaient depuis longtemps à obtenir cette concession.

Les journaux allemands et le Sultan.

Berlin, Allemagne, 19 octobre.—Les journaux du matin abondent en articles louant le Sultan de Turquie.

Le «Berliner Post», un journal semi-officiel, parle longuement du souverain ottoman et le qualifie hautement de «grand réformateur» ressemblant en beaucoup de points à l'empereur.

Le retour de l'amiral Dewey aux Etats-Unis.

San Francisco, Californie, 18 octobre.—L'«Evening Post» dit que l'amiral Dewey arrivera à San Francisco le 6 décembre prochain à bord du paquebot City of Pekin, qui doit arriver de l'Orient à cette date.

L'amiral Dewey a des intérêts dans plusieurs mines de la côte du

Pacifique, et, c'est ce qui motive son retour au mois de décembre prochain. Il écrit à des amis qu'il possède à San Francisco qu'il a déjà demandé un congé.

Arrivée de l'empereur d'Allemagne à Constantinople.

Constantinople, Turquie, 18 octobre.—L'empereur et l'impératrice d'Allemagne sont arrivés aujourd'hui à Constantinople. A huit heures 30 du matin le yacht impérial allemand Hohenzollern, accompagné des navires de guerre allemands Hertha et Hela, et du yacht du Sultan, l'Izzedin, portait les commissaires parcs, et suivi de plusieurs vapeurs affrétés par les membres de la colonie allemande, est arrivé en vue de la pointe de Seraglio, et les canons du fort de Selimich ont tiré le salut d'usage. Les visiteurs ont salué à leur tour et les batteries de la côte et du bâtiment ancré au large du Tophaneh ont répondu.

Le Hohenzollern s'est ancré en face du palais de Dolmabahatche, entre le Hertha et le Hela, à huit heures 45. Puis l'empereur et l'impératrice se sont installés dans la grande balustrade du yacht et ont été conduits à la rampe au débarcadere où ils ont été reçus par le Sultan et une suite brillante.

Au moment du débarquement les navires de guerre allemands ont tiré cent coups de canon, et les batteries de la côte ont répondu.

En se rendant au débarcadere la longue embarcation du Hohenzollern a dû se frayer un passage au milieu des bateaux de tons genres contenant des fonctionnaires, des curieux et des agents de police.

La scène était très animée. Des groupes de curieux rassemblés aux approches du Palais pendant les salves ont acclamé leurs majestés, et les matelots allemands ont répondu par des «hoch».

La suite du Sultan comprenait tous les ministres, de hauts fonctionnaires civils et tous les officiers allemands actuellement au service de la Turquie.

La rencontre entre le Sultan et ses hôtes a été des plus cordiales. Le Sultan a serré les mains de l'empereur et de l'impératrice et offrant son bras à cette dernière, s'est dirigé vers le pavillon du palais où les visiteurs ont pris quelque repos.

L'empereur Guillaume a engagé une conversation animée avec le Sultan, le grand vizir et d'autres membres de la suite.

An Palais de Yildiz.

Constantinople, Turquie, 18 octobre.—Une nouvelle salve et l'exécution de l'hymne national allemand ont été annoncés à la foule la sortie de Leurs Majestés du palais.

La route du palais de Dolmabahatche au palais de Yildiz était couverte de tapis rouges et bordée de troupes en uniformes noirs par lesquelles on remarquait les Albanais formant la garde du corps du sultan, les hommes de la garde impériale portant des uniformes blancs brodés de noir, de blanc et de rouge et une écharpe aux couleurs allemandes.

Le spectacle était magnifique. En dehors de la foule des groupes nombreux de femmes turques occupaient une éminence en face du palais de Dolmabahatche.

Les curieux étaient montés sur des arbres, des barrières, des poteaux, etc.

Le soleil brillant égayait la scène. De tous côtés on apercevait de brillants uniformes. Tous les regards se portaient sur l'entrée du Palais.

Au bout de quelques instants le Sultan, en grand uniforme, est sorti dans une voiture découverte à quatre chevaux.

Il avait à sa droite l'impératrice d'Allemagne. En face d'eux se tenait Muir Pacha, grand maître de cérémonies.

L'impératrice, qui paraissait en bonne santé, s'est inclinée continuellement à droite et à gauche pour répondre aux acclamations de la foule.

Dans la deuxième voiture se trouvaient l'empereur Guillaume, en uniforme des hussards de la garde, et Fumad Pacha, grand vizir. Puis venaient dans d'autres voi-

Un diner à l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

Paris, France, 18 octobre.—Le général Horace Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, a donné ce soir à l'ambassade un diner en l'honneur des plénipotentiaires américains et espagnols.

La salle était magnifiquement décorée.

A la droite du Gén. Porter avaient pris place le juge Day, le sénateur C. K. Davis, le sénateur W. P. Frye, Whitelaw Reid et le sénateur George Gray, commissaires américains.

John B. Moore, secrétaire de la commission américaine; Leon Y. Castillo, ambassadeur d'Espagne à Paris; Senor Abaranza, Senor Garnica et le général Correo, commissaires espagnols, le marquis de Novallas, secrétaire de l'ambassade d'Espagne, Jules Cambon, ambassadeur de France aux Etats-Unis, Henry Vignaud, secrétaire de l'ambassade des Etats-Unis, Ferdinand W. Peck, commissaire des Etats-Unis à l'exposition de 1900, John K. Gowby, consul général des Etats-Unis à Paris, le commandant K. B. Bradford, chef du bureau naval des Etats-Unis, le professeur B. D. Woodward, sous-commissaire américain à l'exposition de 1900, Brissson, président du conseil des ministres de France, Delcassé, ministre des affaires étrangères.

A gauche du général Porter se trouvaient Mme Day, Davis, Frye, Reid, Gray, Moore, Léon Y. Castillo, McClelland, Waddington, Cambon, Peck, Gowby, Bradford, Facande et Leroy, et Miles Gray, Porter, et Whitton.

Senor Villaurrutia, ministre des affaires étrangères d'Espagne et membre de la commission, était absent par suite d'indisposition.

La réunion des membres des deux commissions à la même table est un événement digne d'être noté, et il offre un intérêt particulier, étant donné que le correspondant du «Times» à Paris avait prédit que les commissaires espagnols ne dîneraient pas avec leurs adversaires sous le toit de l'ambassade des Etats-Unis à Paris.

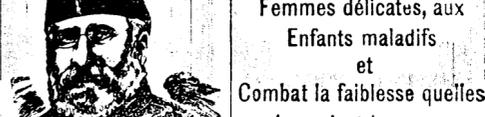
Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

Etes-vous surmené, fatigué, abattu? ALORS FAITES L'ESSAI DU VIN MARIANI

VIN MARIANI—Le fameux Tonic pour le corps et le cerveau DU MEDECIN A LE VIN MARIANI

Donne des FORCÉS aux Hommes surmenés, aux Femmes délicates, aux Enfants malades et Combat la faiblesse qu'elles qu'en soient les causes.



Le Vin Mariani donne de la puissance au cerveau et de l'élasticité aux muscles ainsi que de la richesse au sang. C'est un promoteur de la santé et de la longévité. C'est un tonique suprêmement grand qui a reçu les recommandations de plus de 8000 médecins américains.

A ceux qui voudront bien écrire à MARIANI & CIE, 52 West 15th Street, New York City, il sera envoyé gratuitement un livre renfermant les portraits avec attestations de l'Empereur, de l'Impératrice, des Princes de Sardaigne, des Archevêques et autres matières intéressantes.

MARIANI & CIE, 52 West 15th Street, New York City. Médicines en Chef du Sultan de Turquie.

Paris, 41 Boulevard Haussmann, Londres—48 Mortimer Street, Montpelier—75-30 rue Hoütel.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Beuvillie, à deux lieues de la rue de Canal, 2me District, New York.

MAGASIN AGRANDI! D'AUTRES MARCHANDISES!! LE MEILLEUR CHOIX!!!

En Montres, Pendules, Diamants et autres Bijoux Précieux, Bijoux des deux sexes, Argent Massif et Objets en Plaque d'Inoubliable dessin, Verre taillé, Canons et Ombrelles avec manches en or, Portemonnaies, Lunettes en or, Statues, Portefeuilles, Crayons et Papiers en or et argent, etc. Montres, Pendules, Bijoux et Argenterie réparés, et argenterie et dorure faites avec soin.

Frantz Bros. & Co., BIJOUTIERS, No 129 RUE BOURBON, PRES CANAL.

Les ordres de la Campagne seront promptement exécutés.

VOTRE AVENIR PREDIT.

La seule science par laquelle votre futur présent vous être révélé est certifiée.

ZARAB, l'astrologue égyptien connu du monde entier et qui créa, tant d'années en Europe durant les dernières vingt années, donna un horoscope précis, véritable et sûr de votre vie. Il donnera votre apparence personnelle, disposition, caractère, habitude et goût, longueur probable de la vie, succès possibles, avis et suggestions sur les affaires d'amour, mariage, santé, finances, spéculations, affaires, etc.

Vous pouvez vous informer sur ce point sur tout autre sujet qui vous intéresse, qu'il soit passé, présent ou futur.

Une seule réponse peut vous aider à faire des milliers de Dollars.

Envoyez 10 sous et donnez la date exacte de votre naissance et le jour de votre mariage, et vous recevrez gratuitement un horoscope vrai de votre vie et vous aurez la preuve certaine de vous-même. Ne faites cette offre comme une expérience. Toutes communications strictement confidentielles. Adressez.

ZARA L'ASTROLOGUE, Lock Box 402, Philadelphia, Pa. De la PRESSE.—ZARA L'ASTROLOGUE a certainement été des milliers de personnes. Ses prédictions merveilleuses et ses conseils sont basés sur des inductions scientifiques indiscutables. 15 cent—12 cent—sans mes.

Les membres de la suite de l'empereur et de l'impératrice, les ministres turcs, le baron Marschall von Bieberstein, ambassadeur d'Allemagne, son état-major et d'autres personnages.

Le cortège s'est rendu au palais de Yildiz au milieu des applaudissements assourdissants de la foule. Le sultan et l'empereur et l'im-

occupé ou plutôt très distrait et l'impression laissée était trop faible sans doute pour l'arracher à son train de vie. Mais un jour qu'il s'ennuyait et qu'il errait à cheval désœuvré à travers les allées désertes du bois, il songea tout à coup à la vision entrevue, et sans réflexion, pour donner un but à sa promenade, il lança sa bête, sous le soleil qui brillait les routes, du côté du champ de courses, puis de Suresnes; il franchit la barrière, passa le pont, tourna à gauche et à petits pas, un flâneur, monta le coteau sur le sommet duquel s'élevait la maisonnette de l'inconnue. Il faisait très chaud. Les flancs du cheval fumaient. Tous les iardins étaient pleins de fleurs dont les odeurs montaient dans la lumière ardente de l'après midi. Les persiennes des maisons étaient closes et la route déserte. Paul passa devant le jardin. Personne. Pas de bécasse sous la charnière. L'enfant et la mère n'étaient pas là. La porte, les fenêtres, tout était fermé. Le perron fambait, brûlé par le soleil. Un air de solitude et d'abandon. L'inconnue était elle absente? Paul le crut et il poussa plus loin sa promenade. Il ne regretta pas trop cette déconvenue. Il en était plutôt satisfait. De cette façon il n'y penserait plus.

Quand il repassa là vers le soir, il eut pourtant une émotion... une émotion qui le se-

si on l'avait vu. Nulle intention de revenir, du reste. Il ne lui restait plus que le souvenir d'une image furtivement entrevue, une figure de rêve qu'il ne reverrait sans doute plus.

Pourtant le soir, quand il se coucha, et qu'il récapitula dans son esprit les incidents de sa journée, la vision ensoleillée passa devant son imagination. Quel pouvait être cette femme? Combien lumineuse et belle penché sur le berceau de son enfant! Toutes les beautés, toutes les grâces, elle les avait.

Elles semblaient s'être unies en elle. Paul avait entrevu, brillant sous la manche large du peignoir, un peu de son bras nu monlé comme un bras de statue, blanc comme le Carrare. Il avait admiré, quand elle était penchée, sa nuque exquise sur laquelle luisait la racine de ses cheveux dorés. La reverrait-il? Il ne savait. Peu probable. Puis à quoi bon? Cette femme vivait heureuse, tranquille, entre son enfant et son mari. Il n'y avait nulle apparence qu'elle s'occupât jamais de Paul de Lagarde, qu'elle attendit qu'il se montrât pour que son cœur s'ouvrit. Paul n'était pas prétentieux. Il ne se croyait ni irrésistible ni nécessaire. Il chercha donc à ne plus penser à l'inconnue. Et quelques jours, en effet, se passèrent, sans qu'il fût autrement troublé par ce souvenir. C'était la pleine saison des courses. Il était très

Feuilleton

DE: L'Abéille de la N. O. No 17 Commencé le 29 sept 1898

L'AMOUR VAINQUEUR.

PAR JULES DE GASTYNE. DEUXIEME PARTIE.

LA FEMME AIMEE.

III. Suite.

—Un mot, implorait-il, rien qu'un mot... après je partirai.

Je ne veux rien que vous voir. Vous êtes trop haute pour moi pour que j'ose aspirer à vous. Toutes les adorations, tous les respects, je les ai pour vous. Mais vous souffrez.—Vous êtes triste. Je vous ai surprise pleurant, et je viens mettre à vos pieds tout mon dévouement, tout mon sang, toute ma vie. Disposez de moi. Ne m'épargnez pas. Je suis à vous. Pour vous et pour votre fille, vous n'aurez pas de défenseur plus soumis, plus entièrement dévoué. Et je ne demande rien, que de m'être pas chassé..... Un regard de temps en temps... un sourire: cela me paiera de tout, de tous les dangers, de toutes les peines. Il y a plusieurs jours déjà que je suis là... que j'y passe des heures... vous ne m'avez pas encore vu. Mais moi, je n'ai pas perdu un de vos mouvements; j'ai suivi sur votre front toutes vos pensées. J'ai compris votre abandon, vos tristesses, l'amour ardent, infini, absolu que vous avez pour cet ange qui dort là et que j'aime puisque vous l'aimez....

Il parlait... il parlait en phrases déconçues, désordonnées, au hasard et elle l'écoutait.... Elle n'avait pas la force de le renvoyer ou de s'enfuir. C'était la première fois que chantaient à ses oreilles les paroles du véritable amour.

Elle se tenait à la grille, hâlante... le sang en feu, l'âme

infiniment troublée. Elle eut le même cri de terreur.

—Partez, monsieur, partez! Mais cette fois, elle suppliait. Et elle semblait si languissante qu'on eût dit qu'elle allait mourir.

L'inconnu poussa un cri de joie.

—Oh! pensa-t-il, elle m'aime!

Et il s'enfuit, tout éperdu de bonheur!

Quand il eut disparu, Liliame vint tomber aux pieds du berceau de son enfant et l'entourait de ses bras fébriles, elle cria: —O ma fille, ô ma fille bien-aimée, protège-moi. Défends-moi!

Reine se réveilla, sourit et tendit à sa mère ses petites mains qu'un rayon de soleil rendait toutes transparentes. Celle-ci la saisit dans ses bras et l'emporta comme pour se protéger, comme pour s'en faire un bouclier contre l'amour qui venait.

—Oh! pensa-t-il, elle m'aime!

Et il s'enfuit, tout éperdu de bonheur!

Quand il eut disparu, Liliame vint tomber aux pieds du berceau de son enfant et l'entourait de ses bras fébriles, elle cria: —O ma fille, ô ma fille bien-aimée, protège-moi. Défends-moi!

Reine se réveilla, sourit et tendit à sa mère ses petites mains qu'un rayon de soleil rendait toutes transparentes.

Celle-ci la saisit dans ses bras et l'emporta comme pour se protéger, comme pour s'en faire un bouclier contre l'amour qui venait.

—Oh! pensa-t-il, elle m'aime!

Et il s'enfuit, tout éperdu de bonheur!

Quand il eut disparu, Liliame vint tomber aux pieds du berceau de son enfant et l'entourait de ses bras fébriles, elle cria: —O ma fille, ô ma fille bien-aimée, protège-moi. Défends-moi!

Reine se réveilla, sourit et tendit à sa mère ses petites mains qu'un rayon de soleil rendait toutes transparentes.

Celle-ci la saisit dans ses bras et l'emporta comme pour se protéger, comme pour s'en faire un bouclier contre l'amour qui venait.

l'amour, aux beaux sentiments. Il avait encore ces illusions ardentes et généreuses de la prime jeunesse qui se fanent si rapidement et qui inspirent aux hommes quand elles fleurissent encore en leur âme de si entiers et de si absolus dévouements. Et pourtant à voir Paul, au milieu de ses camarades, on n'eût pas dit qu'il se distinguait d'eux. Il paraissait, comme eux, frivole, esclave de la mode. Il s'habillait merveilleusement, aimait les chevaux, les courses... et il était devenu, en peu de temps, un des rois de l'élégance. Il brillait dans les exercices du sport par sa vigueur, sa souplesse et son intrépidité. C'était surtout un merveilleux cavalier. Il avait fait à cheval quelques exploits qui l'avaient rendu célèbre dans le clan restreint de ses amis. Mais cela n'enlevait rien aux qualités de son cœur, qui restait ardent, impressionnable, susceptible de grandes choses.

Or, ce jour-là, c'était un jour où Paul de Lagarde aperçut, à travers les charmes de son jardin, Mme Vernier qui lui apparut dans sa robe blanche aux manches vaporeuses qui avaient des envolées d'ailes, radieuse et rayonnante comme une céleste apparition, ce cœur était resté indemne, vierge de toute passion. Aucune femme ne l'avait fait battre. Ce jour-là, Paul était à cheval. Il se rendait à Maisons-Laffitte. Il resta sur

place, comme cloué au sol, essayant de réprimer les incartades de son cheval, à qui cette immobilité imposée faisait rouger son frein. Il voulait la voir. Il voulait repaire ses yeux de cette image qui lui semblait venue du ciel. Sans idée préconçue de songer que cette femme complètement inconnue de lui pourrait un jour évoluer dans l'ordre de son existence, il la contemplait seulement comme un temple, comme on admire un bel objet d'art, les yeux extasiés, l'âme pleine d'enthousiasme.

Liliame, tout occupée de sa fille, ne l'avait pas vu, et il pouvait ainsi la dévorer du regard tout à son aise. Le soleil, tamisé par les feuillages, pinçait d'une lumière tendre qui faisait ressortir toute la blancheur de son teint, tout l'éclat de ses cheveux dorés. Elle était rayonnante de grâce, de fraîcheur, de lumière.... Paul ne pouvait s'arracher à ce mirage. Qui était-elle? L'ignorait. Il ne l'avait jamais vue encore. Petite bourgeoise, sans doute, consacrée tout entière aux soins à donner à son enfant, confinée dans l'amour d'un mari qui devait l'adorer. Il cherchait à imaginer sa vie, qu'il s'écoulerait paisible sans doute dans cette maison calme enfoncée dans la verdure, sans passion et sans orages, puis tout à coup, il se souvint de son cheval et partit au galop. Il ne savait pas

si on l'avait vu. Nulle intention de revenir, du reste. Il ne lui restait plus que le souvenir d'une image furtivement entrevue, une figure de rêve qu'il ne reverrait sans doute plus.

Pourtant le soir, quand il se coucha, et qu'il récapitula dans son esprit les incidents de sa journée, la vision ensoleillée passa devant son imagination. Quel pouvait être cette femme? Combien lumineuse et belle penché sur le berceau de son enfant! Toutes les beautés, toutes les grâces, elle les avait.

Elles semblaient s'être unies en elle. Paul avait entrevu, brillant sous la manche large du peignoir, un peu de son bras nu monlé comme un bras de statue, blanc comme le Carrare. Il avait admiré, quand elle était penchée, sa nuque exquise sur laquelle luisait la racine de ses cheveux dorés. La reverrait-il? Il ne savait. Peu probable. Puis à quoi bon? Cette femme vivait heureuse, tranquille, entre son enfant et son mari. Il n'y avait nulle apparence qu'elle s'occupât jamais de Paul de Lagarde, qu'elle attendit qu'il se montrât pour que son cœur s'ouvrit. Paul n'était pas prétentieux. Il ne se croyait ni irrésistible ni nécessaire. Il chercha donc à ne plus penser à l'inconnue. Et quelques jours, en effet, se passèrent, sans qu'il fût autrement troublé par ce souvenir. C'était la pleine saison des courses. Il était très

occupé ou plutôt très distrait et l'impression laissée était trop faible sans doute pour l'arracher à son train de vie. Mais un jour qu'il s'ennuyait et qu'il errait à cheval désœuvré à travers les allées désertes du bois, il songea tout à coup à la vision entrevue, et sans réflexion, pour donner un but à sa promenade, il lança sa bête, sous le soleil qui brillait les routes, du côté du champ de courses, puis de Suresnes; il franchit la barrière, passa le pont, tourna à gauche et à petits pas, un flâneur, monta le coteau sur le sommet duquel s'élevait la maisonnette de l'inconnue. Il faisait très chaud. Les flancs du cheval fumaient. Tous les iardins étaient pleins